

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph VOGEL

Epictète et son dieu

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1989, tome 85, p. 96-100

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# *Epictète et son dieu*

On ne voudrait ici que présenter deux textes d'Epictète, avec quelques explications qui peuvent en faciliter la lecture. Mais il se pose d'abord un problème de langage, voire de simple orthographe.

a) Faut-il écrire Dieu ou dieu ?<sup>1</sup> On sait que la philosophie qu'enseignait Epictète était le stoïcisme. Pour ce système panthéiste, tout est divin parce que l'Univers dans son ensemble n'est pas seulement un tout bien structuré, un cosmos, mais « un vivant doué d'âme, d'intelligence et de raison », selon la formule même de Zénon, le père du stoïcisme.

Or cette raison qui imprègne la nature et la gouverne avec sagesse, cette âme du cosmos vivant, est le dieu lui-même.

Il n'y a rien là, à première vue, de bien enthousiasmant, qui porterait à la prière ou à l'adoration, et moins encore à l'amour. Et pourtant, on trouve, dès les origines de l'école, dans quelques textes qui parlent de Dieu, une sorte de ferveur et de piété, et comme un amoureux abandon à la Providence que l'on ne rencontre pas sans surprise. Ainsi, pour ne le citer qu'en passant, il arrive que Sénèque nous offre, ici ou là, quelques traits fulgurants qui ouvrent, par-delà l'inévitable et agaçante rhétorique, sur une étonnante profondeur spirituelle.

Aucun stoïcien cependant n'a parlé de Dieu avec un accent comparable à celui d'Epictète. Il avait une âme si naturellement religieuse que le dieu cosmique et un peu théorique du stoïcisme devient chez lui vraiment une personne avec qui l'homme peut dialoguer dans l'intimité de son cœur et qu'il peut servir dans sa vie. Ainsi, lorsqu'il reprend la terminologie traditionnelle de l'école et qu'il donne à dieu le nom de Père, les mots doivent pris à la

<sup>1</sup> Le fait qu'Epictète utilise fréquemment l'article devant le mot *dieu* n'a pas plus de signification que la présence ou l'absence de l'article devant *Christ* chez saint Paul ou devant *Jésus* dans les évangiles.

lettre. Et de ce Père, au sens littéral, il est le seul stoïcien à se dire personnellement le fils, avec à la fois la même fierté et la même humilité que l'on rencontre dans les épîtres pauliniennes.

« Epictète-le-Pieux ». Ce nom que lui donne Gabriel Germain<sup>2</sup> est bien celui qui vient spontanément à l'esprit quand on lit certains textes de notre philosophe.

b) On comprend dès lors pourquoi j'ai osé dire : Epictète et *son* Dieu. Car pour lui, Dieu est vraiment *son* Dieu, celui devant lequel il vit comme un fils devant son Père, celui qu'il reconnaît partout, celui dont il reçoit chaque jour, avec émerveillement et reconnaissance, la vie et tous ses bienfaits, celui « vers qui il regardait dans ses actions », comme il dit à propos d'Héraclès. Et c'est ainsi que ce vieillard infirme a vécu dans la joie. Comme Héraclès, il savait que « nul homme n'est orphelin, mais que leur Père prend soin de tous, toujours et sans interruption. » (*Entretiens*, III, 24, 15)<sup>3</sup>

Après ces considérations très sommaires et nécessairement incomplètes, nous pouvons lire maintenant nos deux textes.

1. *Magnus Dominus et laudabilis nimis*: Grand est le Seigneur et très digne de louange. (Ps 145, 3)

[15] *Si nous avons de l'intelligence, que devrions-nous faire d'autre, et en commun et chacun pour soi, sinon de chanter la divinité, de la célébrer, d'énumérer tous ses dons ?* [16] *Ne devrions-nous pas, et en bêchant, et en labourant, et en mangeant, chanter l'hymne qui s'en va vers Dieu : « Grand est Dieu, qui nous a donné ces instruments par lesquels nous labourons la terre ;* [17] *grand est Dieu, qui nous a donné*

<sup>2</sup> Gabriel Germain, *Epictète et la Spiritualité stoïcienne*, Editions du Seuil, collection *Maîtres spirituels*, Paris 1964. Cet excellent petit livre n'existe, hélas ! plus sur le marché. Mes pages lui doivent ce qu'elles ont de meilleur.

<sup>3</sup> On croirait presque lire un verset de saint Matthieu. Ce n'est évidemment pas le lieu de débattre, en quelques mots, question célèbre que l'on se pose aussi à propos de Sénèque, si le stoïcisme récent aurait eu des rapports avec le christianisme. Disons seulement que la majorité des critiques actuels n'admettent — quand encore ils l'admettent — qu'une influence très lointaine, sans aucun contact direct. Le Père M.-J. Lagrange, dans un célèbre article de la *Revue biblique* (tome IX, 1912, pp. 5-21 et 192-212), se montrait plus favorable à l'hypothèse d'une influence au moins indirecte.

*des mains, un gosier et un ventre, qui nous a donné de croître sans que nous le remarquions et de respirer pendant notre sommeil. » [18] Voilà ce que nous devrions chanter en toute occasion ; et l'hymne le plus divin et le plus grand, le chanter parce Dieu nous a donné la faculté de comprendre ces choses et d'en user avec méthode.*

*[19] Eh bien ! Puisque presque tous vous êtes aveugles, ne fallait-il pas qu'il y eût quelqu'un pour tenir cette place et transmettre au nom de tous l'hymne qui va vers Dieu ? [20] Que puis-je faire d'autre, vieillard bancal que je suis, sinon chanter le Dieu ? Si j'étais un rossignol, j'accomplirais ma tâche de rossignol ; cygne, ma tâche de cygne. [21] Mais je suis une intelligence : il me faut chanter Dieu. C'est mon rôle ; je l'accomplis et je n'abandonnerai pas ce poste, tant qu'il m'est donné. Et vous aussi, je vous exhorte à chanter le même chant.*

*Entretiens, I, 16*

Il ne faut pas oublier que celui qui parle ainsi est un professeur de philosophie en train de donner son cours<sup>4</sup>. Qui dit philosophie dit amour de la sagesse ; or la sagesse ne peut être que règle de vie, à défaut de quoi la philosophie elle-même se réduirait à un vain amusement de l'esprit. Ainsi l'a d'ailleurs compris presque toute l'Antiquité, même avant Socrate. Il est dès lors normal que le maître de sagesse livre à ses élèves non seulement sa pensée mais les secrets de sa vie intérieure et les règles de sa conduite pour le profit spirituel de ses disciples.

Epictète le fait sans fausse humilité et cela nous donne une profession de foi très émouvante dans sa candeur : un vieillard estropié qui se fait le rossignol de Dieu et n'a pas honte de le dire.

Il en va toujours ainsi : dès qu'Epictète développe un thème qui lui tient à cœur, il s'anime et s'emballe (quel vrai professeur ne le fait pas ?) et cela nous donne quelque chose à la fois magnifique de naïveté (au sens le plus noble et le plus « enfantin » du mot) et tout vibrant d'enthousiasme. Il s'agit ici du rôle qui lui est assigné par la Providence, rôle où il voit moins un commandement qu'un don, gratuit comme tout ce qui lui vient de son Dieu.

<sup>4</sup> Ce que nous possédons sous le titre *d'Entretiens* d'Epictète sont des notes prises en sténographie par un de ses élèves qui en publia plus tard des extraits.

2. *Hilarem datorem diligit Deus*: Dieu aime celui qui donne avec joie.  
(2 Cor 9, 7)

Un jour Epictète a rêvé (devant ses élèves toujours) ce qu'il aimerait pouvoir dire à Dieu au moment de sa mort. Ce n'est pas, comme pour Socrate, la joie d'aller le rencontrer parmi les Bienheureux. Le stoïcisme, en effet, ne croit pas à une immortalité personnelle: l'âme est une parcelle de Dieu qui retournera au tout où elle se fondra. Donc, non pas la joie de trouver Dieu au-delà de la mort, mais la joie, et la gratitude sans limite, de l'avoir trouvé dans la vie terrestre.

« Je ne suis pas éternité, disait-il, je suis homme, partie du tout comme l'heure l'est du jour. Je dois surgir comme l'heure et passer comme l'heure. » (II, 5, 13) Mais s'il y a des heures désespérément vides, il en existe d'une merveilleuse plénitude, lourdes comme un blé bien mûr et prêt pour la moisson.

La comparaison est de lui : « C'est une malédiction sur les épis de ne jamais être moissonnés. De même, sachez-le, c'est une malédiction sur les hommes de ne pas mourir : ne pas être moissonné, c'est n'avoir pas atteint la maturité. » (II, 6, 13-14)<sup>5</sup>

Or il y a une joie pour l'homme à mourir avec la conscience d'avoir bien usé de l'heure qui lui a été donnée, de l'avoir remplie de Dieu en accomplissant en toute occasion sa paternelle volonté.

*[7] Quant à moi, puissé-je ne pas être saisi [par la mort] en train de m'occuper d'autre chose que de ma personne morale... [8] afin que je puisse dire à Dieu : « Ai-je transgressé quelqu'un de tes commandements ? Ai-je mal usé des ressources que tu m'as données ? Ai-je récriminé contre toi ? Ai-je critiqué ton gouvernement ? [9] J'ai été malade quand tu l'as voulu — les autres aussi, mais moi, c'était de bon cœur. J'ai été pauvre puisque tu l'as voulu, mais c'était avec joie. Je n'ai pas exercé de charge publique, parce que tu ne l'a pas voulu : je n'ai jamais désiré le pouvoir. M'en as-tu vu plus triste ? Ne suis-je pas toujours venu à toi le visage rayonnant, prêt à obéir à tous tes ordres, à tes moindres signes ? [10] Tu veux maintenant que je quitte la fête. Je m'en vais, tout plein de reconnaissance envers toi parce que tu m'as*

<sup>5</sup> Est-il nécessaire de rappeler Péguy : « Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés. »

*jugé digne d'être de la fête avec toi, de voir tes œuvres et d'avoir l'intelligence de ton gouvernement. »*

*Entretiens, III, 5*

A première lecture, on pourrait soupçonner dans ce texte un parfum de pharisaïsme. Mais il faut considérer qu'il ne s'agit là que d'un vœu, un beau rêve mais, pour l'instant, rien de plus qu'un rêve. Epictète ne dit pas ce qu'il est, mais ce qu'il voudrait être ; comme un chrétien qui a non seulement le droit mais le devoir de tendre à la sainteté. Ne sommes-nous d'ailleurs pas tous définis, au plus vrai, bien plus par nos rêves que par notre pauvre réalité ?

D'autre part, il faut voir dans ces paroles des mots d'amour plus que de vantardise. L'insistance mise sur la volonté du Père et la joie de l'accomplir ne peut tromper : « Malade quand tu l'as voulu, mais de bon cœur ; pauvre puisque tu le voulais, mais avec joie ; sans réussite sociale parce que tu ne l'as pas voulu, mais venant à toi le visage toujours rayonnant. » Ces mots témoignent d'un total renoncement à soi-même et d'un attachement passionné au seul bon vouloir de Dieu : cela n'est pas d'un pharisien.

Plus que tout, la fin du texte en livre le sens profond : « J'étais à la fête durant ma vie parce que j'étais avec toi. » Dans un autre contexte (et pourquoi pas ici ?) ce serait une superbe déclaration d'amour.

J. Vogel